

Voici ce que disent [Louis GILLE](#), [Alphonse OOMS](#) et [Paul DELANDSHEERE](#) dans ***Cinquante mois d'occupation allemande*** (Volume 4 : 1918) du

MERCREDI 2 JANVIER 1918

Il restait un théâtre dont les portes ne s'étaient pas rouvertes depuis le début de la guerre : le «*Théâtre du Vaudeville*». Le voici remis en exploitation ; il continuera de s'adonner au genre qui a fait sa fortune auprès des amateurs de gaudrioles. La scène du «*Parc* » est toujours confisquée par les Allemands et la salle de la «*Monnaie*» ne s'entr'ouvre qu'en de rares circonstances par ordre de l'occupant, pour une représentation d'opéra ou un concert allemand.

Quinze théâtres sont ouverts en ce moment à Bruxelles. C'est plus qu'avant la guerre. Il y a parfois, le dimanche, devant l'entrée de certains, attendant l'ouverture des portes, des files aussi longues que celles qu'on y voyait il y a quatre ans. Le sentiment d'austère et noble dignité qui, dans les premiers temps de l'occupation, éloignait le public des salles de spectacle, disparaît de plus en plus. C'était inévitable, et la même chose se produirait partout ailleurs. Le théâtre n'a chômé complètement à Paris ni pendant le siège ni pendant la Commune. Louis Veillot n'écrivait-il pas de Bordeaux (où le gouvernement français

s'était réfugié), le 1^{er} mars 1871, le jour de l'entrée des Allemands à Paris ? : « Ici, à Bordeaux, pendant que Paris a le pied du Prussien sur le ventre (on n'oserait dire le coeur), les théâtres et les cafés-chantants vont leur train ». Il avait écrit quelques jours auparavant, à propos de l'affluence de public à une représentation d'une pièce de Scribe au Théâtre Français : « Cet heureux peuple parisien éteint le bruit du bombardement sous le chant des flûtes et sous le clapotement du rire. Car son bonheur va jusque-là qu'il est doué de la faculté de rire à l'esprit de Scribe même pendant le pillage de la France et au bruit du bombardement ».

Bruxelles n'est pas bombardé comme Paris à cette époque. Mais le bombardement n'est pas si loin de nous, et nous l'entendons souvent, et il écrase des villes, des villages belges, il tue des nôtres, il tue des maris, des frères, des parents de ces indifférents qui ici courent au theater !

Nos oppresseurs forment une bonne partie de la clientèle actuelle des théâtres. Et il se trouve même des fabricants de pièces de circonstance, genre « revue », pour les distraire aux dépens des Belges, des Bruxellois, sous prétexte de dauber sur les accapareurs et sur des autorités qui ne feraient pas leur devoir ! On livre aussi, dans ces pièces, les moeurs locales à la risée de l'ennemi ... Il y a des histrions et des patrons d'histrions dont il faudra se souvenir après la guerre.

Si la clientèle des scènes publiques augmente,

la bonne société persiste pourtant dignement à en rester éloignée. Fréquenter les théâtres continue d'être « *mal porté* », et, sous ce rapport comme sous tant d'autres, la tenue de la majorité de la population reste bonne. Il n'est pas un seul de nos auteurs dramatiques, de nos hommes de lettres connus, qui ne considère comme besogne méprisante de travailler pour un des théâtres actuellement ouverts.

Dans la bourgeoisie et l'aristocratie on se rattrape un peu de ne pas fréquenter les théâtres en organisant des représentations de charité entre amis, dans des cercles, des maisons particulières. Ces séances rapportent beaucoup. Aussi se multiplient-elles avec les besoins des oeuvres dont elles sont une des ressources.

Les concerts de charité et autres sont plus nombreux encore. Jamais il n'y eut tant de «récitals», jamais il ne s'est produit en public tant de pianistes et de violonistes. Les cours publics et les conférences leur font la concurrence en nombre et en vogue.

Notes de Bernard GOORDEN.

Il est intéressant de comparer avec ce que disait des théâtres Charles **TYTGAT**, un an plus tôt, en date du 4 décembre 1916, dans son *Journal d'un journaliste. Bruxelles sous la botte allemande* :
<http://www.idesetautres.be/upload/19161204%20TYTGAT%20Charles%20Journal%20journaliste.pdf>

Lisez «**L'élan de charité. Les comités d'entraide à l'Œuvre. Le groupement des initiatives éparses. Interpénétration des classes. Rapprochement social**» par Georges **RENCY**, qui constitue le chapitre **XII** de la **première partie** du volume **1** de **La Belgique et la Guerre (La vie matérielle de la Belgique durant la Guerre Mondiale** ; Bruxelles ; Henri Bertels, éditeur ; 1924 = 2^{ème} édition ; pages 109-113) :

<http://www.idesetautres.be/upload/RENCY%20CHARITE%20BELGIQUE%20ET%20GUERRE%20T1%20pp109-113.pdf>